

Ce livret contient le chapitre 2 du livre *La raison est pour Dieu* et la table des matières de la version complète. Ce livret n'est pas destiné à la vente. Le livre publié par les Éditions Clé a été réalisé en partenariat avec Agape France. La version intégrale est en vente chez Éditions Clé, Agape France, votre libraire ou auprès de la personne qui vous a remis ce livret.

La raison est pour Dieu

La foi à l'ère du scepticisme

Timothy Keller

La raison est pour Dieu (extrait)

© 2010 Éditions Clé

2, impasse Morel 69 003 Lyon, France

www.editionscle.com

Tous droits réservés.

Originally published in English under the title:

The Reason For God by Timothy Keller

Copyright © 2008 by Timothy Keller

Published by Penguin Group (USA) Inc.

375 Hudson Street, New York, New York 10014, U.S.A.

Les citations bibliques sont extraites de la Bible « du Semeur »

© Société biblique internationale. Avec permission.

Traduction : Sonia Artiguebert

Couverture : Olivier Drogue

Mise en page : Leekfield Prestidigitators — La Villeneuve le Bief Godard

ISBN : 978-2-906090-97-2

Impression : IMEAF 26 160 La Bégude-de-Mazenc, France

Comment un Dieu bon pourrait-il permettre la souffrance ?

« Je ne crois pas, tout simplement, que le Dieu du christianisme existe, déclare Hillary, une étudiante en anglais. Dieu permet de terribles souffrances dans le monde. Par conséquent, il est soit tout-puissant mais pas assez bon pour mettre un terme au mal et à la souffrance, soit parfaitement bon, mais pas assez puissant pour mettre un terme au mal et à la souffrance. Dans un cas comme dans l'autre, le Dieu tout-puissant et parfaitement bon de la Bible ne peut exister¹. »

« Il ne s'agit pas d'un problème philosophique pour moi, ajoute Rob, l'ami d'Hillary. C'est personnel. Je ne veux pas croire en un Dieu qui permet la souffrance, même s'il existe. Dieu existe peut-être. Ou peut-être pas. En tout cas, s'il existe, il n'est pas digne de confiance. »

Ce n'est pas l'exclusivité du christianisme qui chagrine avant tout de nombreuses personnes, c'est la présence du mal et de la souffrance dans le monde. Certaines estiment que la souffrance injuste est un problème philosophique qui met en cause l'existence même de Dieu. Pour d'autres, il s'agit d'une question profondément personnelle. La question abstraite de l'existence de Dieu ne les intéresse pas : ils refusent d'accorder leur confiance ou

leur foi à un Dieu qui laisse l'Histoire et la vie se dérouler telles que nous les connaissons.

En décembre 2004, un gigantesque tsunami a tué plus de deux cent cinquante mille personnes sur le pourtour de l'océan Indien. Au cours des semaines qui ont suivi, une question revenait sans cesse dans les nombreux articles et courriers publiés par les journaux et les magazines : « Où était Dieu ? » Un journaliste a écrit : « Si Dieu est Dieu, il n'est pas bon. Si Dieu est bon, il n'est pas Dieu. Il ne peut être les deux, en particulier après la catastrophe de l'océan Indien. »² Le mal prouverait-il l'inexistence de Dieu ? Malgré l'assurance de ce chroniqueur, les efforts entrepris pour le démontrer « ont été largement reconnus comme étant un échec complet »³. Pourquoi ?

Le mal et la souffrance ne sont pas des preuves à charge contre Dieu

Le philosophe J.-L. Mackie présente son raisonnement contre Dieu dans son livre *The Miracle of Theism*. Il le formule ainsi : Si un Dieu bon et puissant existait, il ne permettrait pas la survenue du mal inutile ; or, comme le mal injustifiable et vain abonde dans le monde, le Dieu traditionnel, bon et puissant, ne peut exister. Il se peut qu'un autre Dieu existe, ou qu'il n'y en ait aucun, mais le Dieu traditionnel n'est pas⁴. De nombreux philosophes ont constaté que cette argumentation comportait un défaut majeur. Sous l'affirmation selon laquelle le monde est rempli d'un mal inutile se cache la prémisses suivante : si le mal me paraît inutile, il doit forcément l'être.

Ce raisonnement est bien sûr erroné. Ce n'est pas parce que vous ne pouvez voir ou imaginer la raison pour laquelle Dieu autorise un événement qu'il n'en existe aucune. Là encore, nous voyons se tapir, à l'ombre d'un scepticisme prétendument pur et dur, la foi immense de l'individu en ses propres facultés cognitives. Si notre esprit ne peut sonder les profondeurs de l'univers pour trouver les bonnes réponses à la question de la souffrance, c'est qu'il ne peut pas y en avoir ! Il s'agit là d'une foi aveugle de grande envergure.

Alvin Plantinga a mis en lumière la fausseté de ce raisonnement grâce à l'illustration des culicoïdes. Si vous regardez à l'intérieur d'une niche pour y trouver un saint-bernard, et que vous n'en voyez pas, il est rai-

sonnable de supposer qu'il n'y a pas de saint-bernard dans cette niche. En revanche, si vous recherchez à l'intérieur de la niche un culicoïde (un moucheron extrêmement petit dont la morsure est d'une taille disproportionnée), et que vous n'en voyez pas, il n'est pas raisonnable de supposer qu'il n'y en a pas. En effet, comme son nom anglais l'indique (*no-see-um*), personne ne peut le voir. Beaucoup de gens supposent que si l'existence du mal était justifiée par de bonnes raisons, celles-ci seraient accessibles à notre esprit, c'est-à-dire qu'elles seraient du genre saint-bernard plutôt que culicoïde. Pourquoi en serait-il ainsi cependant⁵ ?

Cet argument contre Dieu ne tient pas, non seulement face à la logique, mais également face à l'expérience. En tant que pasteur, il m'est souvent arrivé de prêcher sur l'histoire de Joseph, rapportée dans la Genèse. Joseph était un jeune homme arrogant haï par ses frères. Dans leur colère, ils l'ont enfermé dans une citerne et l'ont vendu pour qu'il mène la vie misérable d'esclave en Égypte. Joseph a sans doute prié Dieu pour qu'il l'aide à s'échapper. Il n'a cependant reçu aucun secours et s'est alors retrouvé en esclavage. Bien qu'il ait connu des années de servitude et de tristesse, son caractère s'est amélioré et s'est affermi à cause des épreuves traversées. Il a fini par être élevé au rang de premier ministre d'Égypte et il a évité que des milliers de gens, dont les membres de sa propre famille, ne meurent de faim. Si Dieu n'avait pas permis que Joseph souffre pendant des années, il n'aurait jamais disposé d'un agent aussi puissant pour instaurer la justice sociale et opérer une guérison spirituelle.

Chaque fois que je prêche sur ce texte, de nombreuses personnes me disent qu'elles se sentent concernées par ce récit. Bien des gens doivent reconnaître qu'une grande partie de ce dont ils avaient réellement besoin pour réussir dans la vie leur est parvenu à travers leurs épreuves les plus difficiles et les plus douloureuses. Certains repensent à une maladie et admettent qu'ils ont connu à travers elle une période irremplaçable de croissance personnelle et spirituelle. Mon épouse, qui souffre de la maladie de Crohn depuis plusieurs années, et moi-même qui ai survécu à un cancer pouvons apporter le même témoignage.

Dans ma première Église, il y avait un homme qui avait perdu une grande partie de son acuité visuelle après avoir reçu une balle de revolver en plein visage au cours d'une vente de drogue qui avait mal tourné. Il m'a raconté qu'il avait été dans le passé un homme extrêmement égoïste et cruel, prompt à reprocher aux autres ses problèmes continuels avec la justice et l'échec de ses relations. La perte de sa vue l'avait anéanti tout en le

rendant profondément humble. « Alors que mes yeux physiques s'étaient fermés, mes yeux spirituels s'étaient en quelque sorte ouverts. J'ai fini par voir comment je traitais les gens. J'ai changé et à présent, pour la première fois de ma vie, j'ai des amis, de vrais amis. Le prix à payer fut élevé, et je dois dire cependant que ça en valait la peine. Je possède enfin ce qui donne de l'intérêt à la vie. »

Bien qu'aucune de ces personnes ne soit reconnaissante pour les tragédies en elles-mêmes, elles n'échangeraient pour rien au monde le discernement, le caractère et la force qu'elles ont acquis par ce biais. Avec le temps, et en mettant notre situation en perspective, la plupart d'entre nous sommes capables de voir ce qui a motivé au moins certaines des tragédies et des souffrances de la vie. Pourquoi ne serait-il pas possible que, de la position privilégiée qu'occupe Dieu, il existe de bonnes raisons pour justifier ces tragédies et souffrances.

Si vous avez un Dieu suffisamment grand et transcendant pour susciter votre colère parce qu'il n'a pas fait cesser le mal et la souffrance dans le monde, alors vous avez (simultanément) un Dieu suffisamment grand et transcendant pour avoir de bonnes raisons, inconnues de vous, de permettre que le mal et la souffrance continuent d'exister. En effet, vous ne pouvez avoir l'un sans l'autre.

Le mal et la souffrance pourraient (plutôt) constituer une preuve en faveur de Dieu

La souffrance épouvantable, inexplicable, bien qu'elle ne puisse prouver l'inexistence de Dieu, n'en demeure pas moins un problème pour celui qui croit en la Bible. Pour les non-croyants, le problème est peut-être même encore plus grand. C.S. Lewis a décrit la façon dont il avait au départ rejeté l'idée de Dieu à cause de la cruauté de la vie. Puis il s'est aperçu que le mal se révélait encore plus problématique pour son athéisme récent. Il a alors fini par comprendre que la souffrance était davantage un argument en faveur de l'existence de Dieu que l'inverse.

L'argument que je retenais contre Dieu était que l'univers paraissait si cruel et si injuste ! Mais d'où pouvait bien me venir cette idée de juste et d'injuste ? ... À quoi comparais-je cet univers quand je l'appelais injuste ? ... Naturellement, j'aurais pu abandonner mon idée de justice en disant que ce n'était qu'une idée personnelle, mais me résoudre à cela annulait mon argument contre Dieu de la même façon. Car mon plaidoyer tenait à l'opinion que le monde était réellement injuste, et non qu'il ne plaisait pas à mes fantaisies ... De ce fait, l'athéisme se révélait trop simple⁶.

Lewis s'est rendu compte que les objections modernes émises à l'encontre de Dieu se fondaient sur un sentiment d'équité et de justice. Les hommes, croyons-nous, ne *devraient* ni souffrir, ni être exclus, ni mourir de faim ou à cause de l'oppression. Or le mécanisme évolutionniste de sélection naturelle *dépend* de la mort, de la destruction et de la violence des forts envers les faibles : tout cela est parfaitement naturel. Sur quelle base l'athée juge-t-il alors le monde naturel horriblement mauvais, inéquitable et injuste ? Celui qui ne croit pas en Dieu ne dispose pas d'une bonne base pour être outré par l'injustice. Cependant, comme le souligne Lewis, c'est bien l'injustice qui, à l'origine, l'a incité à rejeter l'existence de Dieu. Si vous êtes *sûr* que le monde naturel est injuste et rempli de méchanceté, vous supposez qu'il existe une norme extranaturelle (ou surnaturelle) qui vous permet d'émettre votre jugement. Le philosophe Alvin Plantinga a exprimé cette idée de la façon suivante :

L'effroyable cruauté pourrait-elle réellement exister [s'il n'y avait pas de Dieu et si nous avions simplement évolué] ? Je ne vois pas comment. Cela n'est possible que si les créatures rationnelles sont censées vivre, sont obligées de vivre en suivant certaines règles. ... Une vision [laïque] du monde n'accorde aucune place à une véritable obligation morale, quelle qu'elle soit ... et n'a donc aucun moyen de dire qu'il existe une véritable et épouvantable méchanceté. Par conséquent, si vous pensez que l'effroyable cruauté existe réellement (... qu'il ne s'agit pas d'une quelconque illusion), alors vous avez là un solide argument [en faveur de l'existence de Dieu]⁷.

Pour résumer, les tragédies, la souffrance, l'injustice posent problème à tout le monde. Ce problème est au moins aussi important pour l'incrédule que pour le croyant. Il est par conséquent erroné de croire – même si cette erreur

est compréhensible – qu’abandonner la foi en Dieu rendra la question du mal plus facile à saisir.

Une dame de mon Église m’a un jour pris à partie à propos d’exemples de mon sermon qui montraient que le bien pouvait découler d’événements dramatiques. Elle avait perdu son mari lors d’un cambriolage perpétré avec violence. Plusieurs de ses enfants souffraient de problèmes mentaux et affectifs sévères. Elle avait la conviction que, pour une histoire dans laquelle le mal se changeait en bien, il y en avait cent autres qui ne présentaient aucun aspect positif. De la même façon, il se peut que le raisonnement exposé jusqu’ici dans ce chapitre paraisse, en grande partie, froid et hors de propos aux personnes qui ont véritablement souffert dans la vie. Elles pourraient se dire : « Qu’est-ce que cela fait si la souffrance et le mal n’apportent aucun démenti logique à l’existence de Dieu ? Ça ne m’empêche pas d’être en colère. Pour ce qui est du mal et de la souffrance dans le monde, toute cette réflexion philosophique “ne tire pas d’affaire” le Dieu des chrétiens ! » En réponse à cela, le philosophe Peter Kreeft fait observer que le Dieu des chrétiens est venu délibérément sur terre pour « avoir affaire » lui-même à la souffrance humaine. En Jésus-Christ, Dieu a expérimenté la plus profonde des souffrances. C’est pourquoi, bien que le christianisme ne fournisse pas la raison de chaque expérience douloureuse, il offre d’importantes consolations pour affronter le malheur avec espérance et courage plutôt que de le subir avec amertume et désespoir.

Jésus comparé aux martyrs

Tous les récits de l’Évangile montrent que Jésus n’a pas fait face à sa mort imminente avec le sang-froid et l’intrépidité que l’on attend généralement d’un héros spirituel. Les Maccabées, martyrs bien connus ayant souffert sous la domination du Syrien Antiochus Épiphane, sont une référence en matière de courage spirituel face à la persécution. Ils sont célèbres pour avoir parlé de Dieu sur un ton plein d’assurance et de défi au moment même où leurs bourreaux leur coupaient les membres. Cette attitude contraste avec le comportement de Jésus qui apparaît comme profondément bouleversé par le sort qui l’attend. « Il commença à être envahi par la crainte, et l’angoisse le saisit. Il leur dit : “Je suis accablé de tristesse, à en mourir” » (Marc 14.33-34). Luc dit de Jésus avant sa mort qu’il était dans « l’angoisse »

et il dépeint un homme présentant tous les signes de l'état de choc (Luc 22.44). Matthieu, Marc et Luc montrent Jésus essayant d'éviter la mort et demandant au Père s'il y a un moyen de s'y soustraire (« si tu le veux, écarte de moi cette coupe ! » Marc 14.36 ; Luc 22.42). Finalement, sur la croix, contrairement aux Maccabées martyrisés, Jésus n'appelle pas les badauds à se montrer fidèles envers Dieu. Au lieu de cela, il crie que Dieu l'a abandonné (Matthieu 27.46).

Sur la croix, Jésus a souffert pendant trois heures avant de mourir de suffocation lente et d'hémorragie. Aussi terriblement douloureuse qu'ait pu être cette épreuve, certains martyrs ont connu une fin bien plus atroce en faisant preuve d'une confiance et d'un calme bien plus grands. Parmi les exemples fameux se trouvent Hugh Latimer et Nicholas Ridley. En 1555, à Oxford, ces deux hommes sont morts sur le bûcher à cause de leurs convictions protestantes. Tandis que les flammes jaillissaient, la foule a entendu Latimer dire calmement : « Soyez confiant, maître Ridley, et portez-vous en homme. Nous allons aujourd'hui, par la grâce de Dieu, allumer en Angleterre un cierge tel que personne ne pourra l'éteindre. »

Pourquoi Jésus a-t-il été beaucoup plus accablé par l'approche de sa mort que ne l'ont été d'autres hommes, parmi lesquels ses propres disciples ?

La souffrance de Dieu

Pour comprendre la souffrance de Jésus à la fin des Évangiles, nous devons nous souvenir de la manière dont le Christ nous est présenté au début. Jean aborde, dans le premier chapitre de l'Évangile dont il est l'auteur, le concept mystérieux, et cependant essentiel, du caractère tri-personnel de Dieu. Le Fils de Dieu n'a pas été créé mais a pris part à la création et vit de toute éternité « dans l'intimité du Père » (Jean 1.18), c'est-à-dire dans une relation d'intimité et d'amour absolu. Néanmoins, à la fin de sa vie terrestre, il a été séparé du Père.

Il n'existe pas de supplice plus grand que la perte d'une relation à laquelle nous tenons désespérément. Si une simple connaissance se détourne de vous, vous condamne, vous critique et déclare qu'elle ne veut plus jamais vous revoir, c'est pénible. Si quelqu'un que vous fréquentez régulièrement agit de même, c'est plus douloureux. Si c'est votre conjoint qui vous

inflige un tel traitement, ou l'un de vos parents pendant votre enfance, les dégâts psychologiques sont infiniment plus importants.

Nul ne peut imaginer, cependant, ce que ce serait de perdre, non pas l'amour accordé pendant des années par un époux ou des parents, mais l'amour infini du Père dont Jésus était l'objet de toute éternité. Les souffrances de Jésus auraient été impossibles à supporter éternellement. La théologie chrétienne a toujours admis qu'en prenant notre place, Jésus avait subi la séparation sans fin d'avec Dieu que méritait la race humaine. Dans le jardin de Gethsémané, les prémices et l'avant-goût de cette expérience avaient à eux seuls commencé à mettre Jésus en état de choc. Bill Lane, un spécialiste du Nouveau Testament, a écrit : « Jésus est venu pour être avec le Père dans l'intervalle qui a précédé la trahison, mais il a trouvé ouvert devant lui l'enfer, et non le paradis, et il a vacillé⁸. » Sur la croix, le cri de désarroi de Jésus - « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » - souligne la profondeur de leur relation. Lane poursuit : « Ce cri possède une authenticité impitoyable ... Jésus n'est pas mort en reniant Dieu. Même dans le brasier de l'abandon, il n'a pas renoncé à sa foi en Dieu mais, dans un cri affirmatif, il a exprimé sa prière angoissée : "Mon Dieu, mon Dieu"⁹. » Jésus continue d'utiliser le langage de l'intimité - « mon Dieu » - même s'il subit une séparation infinie d'avec le Père.

Rédemption et souffrance

La mort de Jésus a été, par sa nature, différente de toutes les autres morts. La douleur physique n'était rien comparée à l'expérience spirituelle d'abandon céleste¹⁰. De toutes les religions du monde, seul le christianisme proclame que Dieu est devenu pleinement humain en Jésus-Christ, et qu'il a expérimenté de ce fait le désespoir, le rejet, la solitude, la pauvreté, le deuil, la torture et l'emprisonnement. Sur la croix, il est allé au-delà de la pire souffrance humaine. Il a connu le rejet céleste et une douleur infiniment plus grande que la nôtre, à la mesure de sa connaissance et de son pouvoir. Dans sa mort, Dieu souffre par amour, en s'identifiant aux abandonnés et aux malheureux¹¹. Pourquoi a-t-il agi ainsi ? La Bible dit que Jésus est venu accomplir une mission de sauvetage au profit de la création. Il a dû payer pour nos péchés afin de pouvoir un jour mettre fin au mal et à la souffrance sans mettre fin à notre vie.

Voyons où cela nous a conduits. Si nous nous demandons à nouveau : « Pourquoi Dieu permet-il que le mal et la souffrance continuent d'exister ? » et que nous regardons la croix de Jésus, nous ne connaissons toujours pas la réponse. En revanche, nous savons à présent quelle réponse éliminer. Ça ne peut pas être parce qu'il ne nous aime pas. Ça ne peut pas être parce qu'il est froid ou indifférent à notre condition. Dieu prend *telle-ment* au sérieux notre tristesse et notre souffrance qu'il a accepté de s'en charger personnellement. Albert Camus l'avait bien compris lorsqu'il a écrit :

Le dieu homme [Le Christ] souffre aussi, avec patience. Le mal ni la mort ne lui sont plus absolument imputables, puisqu'il est déchiré et meurt. La nuit du Golgotha n'a autant d'importance dans l'histoire des hommes que parce que dans ces ténèbres la divinité, abandonnant ostensiblement ses privilèges traditionnels, a vécu jusqu'au bout, désespoir inclus, l'angoisse de la mort. On s'explique ainsi le Lama sabac-tani et le doute affreux du Christ à l'agonie¹².

Si donc nous acceptons l'enseignement chrétien selon lequel Jésus est Dieu et est allé à la croix, nous affrontons les dures réalités de la vie terrestre en ressentant une immense consolation et une grande force. Nous savons que Dieu est vraiment Emmanuel – Dieu avec nous – même au cœur de nos douleurs les plus intenses.

Résurrection et souffrance

Je pense que savoir Dieu présent à nos côtés dans l'adversité ne nous suffit pas. Nous avons besoin d'espérer que nos souffrances « ne sont pas vaines ». Avez-vous déjà remarqué combien les familles qui ont perdu un être cher ont désespérément besoin de le dire ? Elles travaillent à la réforme des lois ou au changement des conditions sociales qui ont entraîné le décès de leurs proches. Il leur faut croire que la mort de leurs bien-aimés a conduit à une vie nouvelle, que l'injustice a débouché sur plus de justice.

À celui qui souffre, la foi chrétienne offre comme recours non seulement son enseignement sur la croix mais également la réalité de la résurrection. La Bible enseigne que l'avenir n'est pas un « paradis » immatériel mais de nouveaux cioux et une nouvelle terre. En Apocalypse 21, nous

n'avons pas la vision d'êtres humains sortis du monde et emportés vers le paradis mais celle du paradis qui descend vers ce monde matériel pour le purifier, le renouveler et l'amener à la perfection. Selon le point de vue laïc, il n'y a bien sûr aucune restauration après la mort ni après la fin de l'Histoire. Les religions orientales enseignent quant à elles la perte de notre identité et le retour à « l'âme universelle », de sorte que notre vie matérielle dans ce monde disparaît à jamais. Même les religions qui croient en un paradis céleste considèrent qu'il s'agit d'une consolation pour toutes les pertes et souffrances de cette vie et d'une compensation pour toutes les joies qui auraient dû survenir.

La Bible parle, elle, de résurrection – pas d'un futur qui ne serait qu'une *consolation* pour compenser la vie que nous n'avons jamais eue, mais d'une *restauration* de la vie que nous avons toujours voulue. Cela signifie que chaque événement abominable qui aura eu lieu sera non seulement « défait » et réparé, mais rendra d'une certaine façon la gloire et la joie finales encore plus belles.

Il y a quelques années, j'ai fait un horrible cauchemar dans lequel toute ma famille avait péri. Lorsque je me suis réveillé, j'ai éprouvé un immense soulagement auquel s'ajoutait une autre sensation : la joie que me procurait chaque membre de ma famille était devenue nettement plus intense. Je les ai tous regardés et j'ai pris conscience de la profondeur de l'amour et de la reconnaissance que je ressentais pour eux. Pourquoi ? Parce que le cauchemar avait grandement amplifié mon bonheur. Parce que le plaisir que j'avais éprouvé en me réveillant avait en quelque sorte englouti la terreur, si bien qu'à la fin, le sentiment d'avoir perdu puis retrouvé ma famille avait accru mon amour pour elle. Le même mécanisme s'enclenche quand vous perdez un bien que vous teniez pour acquis. Lorsque vous le retrouvez (après avoir cru qu'il avait disparu pour toujours), vous le chérissez et l'appréciez bien plus qu'auparavant.

La philosophie grecque (et en particulier le stoïcisme) considérait l'Histoire comme un cycle sans fin. De temps à autre l'univers se réduisait et se désintégrait dans un gigantesque incendie appelé la *palingénésie*. Ensuite l'Histoire, ayant été purifiée, recommençait à zéro. En Matthieu 19.28 (version Parole de vie), Jésus a parlé de son retour sur terre comme étant *le palingenesis* : « Je vous le dis, c'est la vérité : dans le monde nouveau [en grec : *palingenesis*], le Fils de l'homme sera assis sur son siège glorieux. » Il s'agissait d'un concept radicalement nouveau. Jésus affirmait que son retour s'accompagnerait d'une telle puissance que le monde matériel et

l'univers seraient purgés de toute pourriture et de toute cassure. Tout sera guéri et tout ce qui aurait dû être *sera*.

Dans la trilogie « Le Seigneur des Anneaux », Sam Gamgee découvre, juste après que le paroxysme du roman a été atteint, que son ami Gandalf n'est pas mort (comme il le croyait) mais bien vivant. Il s'écrie : « Je pensais que tu étais mort ! Mais ensuite j'ai pensé que j'étais moi-même mort. *Tout ce qui est triste est-il en train de devenir faux*¹³ ? » Le christianisme répond « oui » à cette question. Tout ce qui est triste deviendra faux et sera en quelque sorte *sublimé* pour avoir été auparavant brisé et perdu.

Adopter les doctrines chrétiennes de l'incarnation et de la croix nous apporte une profonde consolation lorsque nous sommes confrontés à la souffrance. La doctrine de la résurrection peut faire naître en nous une espérance puissante. Elle promet que nous connaîtrons la vie à laquelle nous avons tant aspiré. Cette vie se déroulera dans un monde infiniment plus merveilleux que celui qui aurait existé si le courage, l'endurance, le sacrifice et le salut n'avaient jamais été nécessaires¹⁴.

Dostoïevski l'a parfaitement exprimé dans ces lignes :

*Je suis convaincu, comme un enfant, que la souffrance disparaîtra, que la comédie révoltante des contradictions humaines s'évanouira comme un piteux mirage, comme la manifestation vile de l'impuissance mesquine, comme un atome de l'esprit d'Euclide ; qu'à la fin du drame, quand apparaîtra l'harmonie éternelle, une révélation se produira, précieuse au point d'attendrir tous les cœurs, de calmer toutes les indignations, de racheter tous les crimes et le sang versé ; de sorte qu'on pourra, non seulement pardonner, mais justifier tout ce qui s'est passé sur la terre*¹⁵.

Plus succinctement, C.S. Lewis a écrit :

*Aux prises avec la souffrance, ils disent : « Aucun bonheur futur ne pourra la compenser », sans savoir que le ciel, lorsqu'ils y seront, œuvrera à rebours et changera cette agonie même en gloire*¹⁶.

C'est la défaite ultime du mal et de la souffrance. Non seulement ils disparaîtront mais ils seront aussi vaincus de façon tellement radicale que ce qui nous est arrivé ne servira qu'à rendre infiniment plus merveilleuses notre vie et notre joie futures.

Notes

1. Cet argument a été formulé dans sa forme la plus classique par David Hume, dans *Dialogues Concerning Natural Religion* [Dialogues à propos de la religion naturelle] / sous la direction de Richard Popkin, Hackett, 1980. « Les vieilles questions d'Épicure n'ont toujours pas reçu de réponses. [Dieu] est-il désireux d'éviter le mal mais en est-il incapable? Dans ce cas, il est impuissant. En est-il capable mais n'en a-t-il pas le désir? Dans ce cas, il est malveillant. Est-il à la fois capable *et* disposé à le faire? Alors d'où vient le mal? » (p. 63).
2. Ron Rosenbaum, « Disaster Ignites Debate: Was God in the Tsunami? » [La catastrophe suscite le débat : Dieu était-il dans le tsunami? *New York Observer*, 10 janvier 2005. Bien sûr Mackie avait seulement formulé une question très ancienne, posée par Épicure comme par David Hume. Voir note précédente.
3. W.P. Alston, « The Inductive Argument from Evil and the Human Cognitive Condition » [L'argument inductif tiré du mal et la condition cognitive humaine], *Philosophical Perspectives* 5 h 30-67. Voir également *The Evidential Argument from Evil* [L'argument probant tiré du mal] / sous la direction de Daniel Howard-Snyder, Indiana University Press, 1996, pour un examen approfondi de l'argument non théologique tiré du mal.
4. J.-L. MacKie, *The Miracle of Theism* [Le miracle du théïsme], Oxford, 1982. Le résumé de l'argument de Mackie est basé sur celui de Daniel Howard-Snyder exposé sous le titre « God, Evil and Suffering » [Dieu, le mal et la souffrance] in *Reason for the Hope Within* [Les raisons de cette espérance en soi] / sous la direction de M.J. Murray, Eerdmans, 1999, p. 84. L'article d'Howard-Snyder est un excellent résumé qui montre pourquoi l'assertion selon laquelle le mal et la souffrance prouveraient l'inexistence de Dieu n'est plus actuellement émise avec assurance par les philosophes. En fait, le livre de Mackie (de 1982) est peut-être le dernier ouvrage d'importance à avoir soutenu cette théorie.
5. Le raisonnement illustré par les « culicoïdes » et d'autres questions relatives au problème du mal sont abordés dans Alvin Plantinga, *Warranted Christian Belief* [Croyance chrétienne justifiée], Oxford, 2000, p. 466-467. Voir également Alvin Plantinga, « A Christian Life Partly Lived » [Une vie chrétienne vécue en partie], in *Philosophers Who Believe* [Des philosophes qui croient] / sous la direction de Kelly James Clark, IVP, 1993, p. 72.
6. C.S. Lewis, *Mere Christianity*, Macmillan, 1960, p. 31. Ce livre existe en français sous le titre *Les fondements du christianisme*, Ligue pour la Lecture de la Bible, 2007, p. 54.
7. Alvin Plantinga, « A Christian Life Partly Lived » [Une vie chrétienne vécue en partie], in *Philosophers Who Believe* [Des philosophes qui croient] / sous la direction de Kelly James Clark, IVP, 1993, p. 73.
8. William Lane, *The Gospel According to Mark* [L'Évangile selon Marc], Eerdmans, 1974, p. 516.
9. *Ibid.*, p. 573.

10. Jonathan Edwards conclut : « Les souffrances que le Christ a supportées dans son corps sur la croix ... étaient cependant les moindres de ses ultimes souffrances. ... S'il n'y avait eu que les souffrances physiques, nous ne pourrions concevoir, malgré leur atrocité, que leur seule anticipation produirait un tel effet sur le Christ. De nombreux martyrs ont subi dans leur corps des tortures aussi terribles que celles du Christ, ... leur âme n'a cependant pas été aussi accablée. » Voir « Christ's Agony » [L'agonie du Christ], in *The Works of Jonathan Edwards* [Les œuvres de Jonathan Edwards], volume 2 / sous la direction de E. Hickman, Banner of Truth, 1972.
11. L'histoire de la théologie a été agitée par bon nombre de débats sur la question de savoir si un Dieu infini et éternel pouvait réellement avoir des « passions » et connaître la joie, la douleur, le chagrin. Un camp croit en « l'impassibilité » de Dieu et soutient que certains termes bibliques ne sont que des métaphores. D'autres, tel Jürgen Moltmann (*The Crucified God* [Le Dieu crucifié]), croient fermement à la « passibilité » de Dieu. Un point de vue équilibré sur le sujet est donné par Don Carson dans *The Difficult Doctrine of the Love of God* [La doctrine difficile de l'amour de Dieu], IVP, 2000, p. 66-73. Carson affirme que Dieu connaît le chagrin et la douleur mais il entoure cette opinion de prudentes réserves et d'assertions qui font contrepoids.
12. Albert Camus, *Essais*, Gallimard, 1965, p. 444.
13. J.R.R. Tolkien, « Le champ de Cormallen », in *Le retour du roi*, nombreuses éditions.
14. C'est peut-être la raison pour laquelle George MacDonald peut dire : « Nous ne savons pas quelle part des plaisirs de la vie nous devons aux peines entremêlées. La joie [seule] ne peut dévoiler les vérités les plus profondes bien que la vérité la plus profonde doive être la plus profonde joie. » *Phantastes: a Faerie Romance* [Phantastes, roman d'amour féérique], Eerdmans, 1981, p. 67.
15. Fyodor Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, chapitre 34. Il faut souligner, je pense, que Dostoïevski ne dit pas que le mal se justifie. Le mal peut être utilisé par Dieu pour produire le bien dans une proportion supérieure à celle qui aurait existé s'il n'y avait pas eu le mal. Ce dernier reste néanmoins mauvais et donc inexcusable et injustifiable.
16. C.S. Lewis, *The Great Divorce*, Macmillan, 1946, p. 64. Ce livre existe en français sous le titre *Le grand divorce*, Raphaël, 1998, p 75.

Table des matières

La raison est pour Dieu*

Introduction

Chapitre 1

Il est impossible qu'il n'existe qu'une seule vraie religion

Chapitre 2

Comment un Dieu bon pourrait-il permettre la souffrance ?

Chapitre 3

Le christianisme est une camisole de force

Chapitre 4

L'Église est responsable de tant d'injustices

Chapitre 5

Comment un Dieu aimant peut-il envoyer des gens en enfer ?

Chapitre 6

La science démontre la fausseté du christianisme

Chapitre 7

Vous ne pouvez pas prendre la Bible au pied de la lettre

Mi-parcours

Chapitre 8

Les indices qui parlent de Dieu

Chapitre 9

La connaissance de Dieu

Chapitre 10

Le problème du péché

Chapitre 11

La religion et l'Évangile

Chapitre 12

L'histoire (vraie) de la croix

Chapitre 13

La réalité de la résurrection

Chapitre 14

La danse de Dieu

Épilogue : Où tout cela nous mène-t-il ?

Quelques mots sur l'auteur

Notes

*La version intégrale de ce livre est en vente sur EditionsCle.com, agapefrance.org ou chez votre libraire.